$10 —

LOUIS-JOSEPH DOUCET

LES IDYLLES SYMBOLIQUES

La nature est un temple où de vastes piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.
CHARLES BEAUDELAIRE.



QUÉBEC
L'AUTEUR-ÉDITEUR,
142, rue des Franciscains, 142
—
1918

Bon souvenir fidèle
Qui rajeunit le coeur,
En joli matin ailé
Un secret de bonheur
Ton souffle à notre vie
Donne un parfum bien doux
Notre je t'en conjure
À jamais entre nous!

LOUIS-JOSEPH DOUCET

LES

IDYLLES SYMBOLIQUES

> La nature est un temple où de vastes piliers
> Laissent parfois sortir de confuses paroles;
> L'homme y passe à travers des forêts de symboles
> Qui l'observent avec des regards familiers.
>
> CHARLES BEAUDELAIRE.

QUÉBEC
L'AUTEUR-ÉDITEUR,
142, rue des Franciscains, 142

1918

A MON ANCIEN PROFESSEUR

DE PHILOSOPHIE,

L'ABBÉ F.-A. BAILLAIRGÉ,

CURÉ DE LA PAROISSE DE

VERCHÈRES,

RESPECTUEUSEMENT

JE DÉDIE CE LIVRE.

L.-J. D.

LE PETIT LIVRE

*

Petit livre qui ne reviens plus sur ta parole, tu es fait des feuilles pliées, captives, et tes pauvres pensées, un jour, s'en iront au vent, puisque tes feuilles, comme celles des arbres, ne tiennent qu'à un fil ; toutes sœurs, toutes unies, tes feuilles seront rongées par la flamme destructrice ou la rouille du temps ; qu'importe, petit livre, meurs alors sans regret, deviens poussière des chemins bientôt, si les regards de la beauté se sont posés sur toi avec amour, et, ne fût-ce qu'un instant, la gloire d'avoir été aimé te rendra digne d'affronter le néant et de lui dire :—"tu es l'ennui, moi je fus une voix".

Petit livre, emporte dans tes plis un peu de ma pensée, un peu de ma chanson ; transmets à ceux-là qui devinent, aux cœurs sincères, et qui daigneront comprendre ce que j'ai voulu dire, et

que je n'ai pas dit, l'aveu de ma faiblesse et mo orgueil d'avoir passé, vivant, dans les beaux ray ons printanniers et chèrement bénis du bo soleil de Dieu.

Petit livre, va, sois brave. On te reprocher tes virgules et tes points sur les i, on dira que t mens, on dira que tu es insensé et que tu n sais pas ce que tu veux ; laisse dire, car ceux-l ne sauront jamais te lire entre les lignes : ce lèvres-là auront raison en un sens, et toi tu aura raison dans un autre. Petit livre, va, tu es plu fait pour être aimé des âmes que des regard charnels. Et ceux qui ne te comprendront pa le jour t'interrogeront le soir, car si ton verbe est obscur et se dérobe, tu restes toujours *l'étui*, l'aile de mes rêves et l'encens de ma prière.

Petit livre, je t'aime, et je te jette sur ma route en mesurant la lenteur ou la vitesse de mes pas.

Peut-être t'en iras-tu rejoindre des frères d'une autre langue, en quelque blibliothèque lointaine.

sois humble alors, fais-toi plus petit, si possible, non parce que ton origine serait moindre, non parce que ton éducation est sentimentale, et que tu sois toi-même d'"humble et de petite extrace", mais bien plutôt pour qu'on n'aille pas te trahir, trahir ton langage en des traductions infidèles et sans harmonie.

Peut-être aussi que ton papier pauvre, triste et sans reflets, roturier et plébéien semblera plus pâle, si l'on te rapprochait des velins parfumés qui s'éclairent dans la belle lumière.

Mais qu'importe ! Devant tes frères géants ou nains des bibliothèques, ces villes de pensées populeuses, parmi tes frères au cerveau feuillu, qui complotent d'être lus en leurs couverts protecteurs, ne renie jamais la main qui t'a écrit, mais songe plutôt que je t'ai donné la vie en des mots aimés.

Songe que celui qui t'a fait mourra content, il emportera dans sa tombe plus qu'il n'aura

donné : toutes ses visions, il les a possédées, tant son âme était éprise d'infini. Oui, je me suis vautré dans l'azur des cieux sereins et doux, j'ai plané sans danger jusqu'aux confins des quatre horizons. Je me suis vaincu moi-même, ensuite j'ai bercé mes rêves, à mon gré, dans les espaces sans bornes, librement et sans peur. Du regard de mon âme j'ai fouillé la profondeur des mers et le gouffre des étoiles—car les étoiles qui suivent un chemin tracé sont prisonnières de l'abîme—j'ai tout vu, tout ressenti, et je m'endormirai sachant que mes ennuis terrestres ne furent qu'un atôme au prix des contemplations que j'emporterai dans mon sommeil éternel, et que je ne t'ai pas dites et que je ne te saurais dire.

Comprends, cher petit livre, et ceux qui te liront devront comprendre comme toi, qu'il importe bien peu d'emprisonner dans des formules et des signes conventionnels ce qui ne peut être retenu que par le cœur et l'âme.

Je te donne, et je te fais comme le sacrifice d'un beau rêve et qu'oublie aussitôt l'esprit qui s'éveille.

Je te crée le témoin de ma vie matérielle, mais non le confident des voix inconnues qui ont vibré dans mon corps sans valeur. Ou plutôt, je te comprends comme l'écho de l'écho qui s'éteindra en moi, avec les fibres brisées de mon être.

Petit livre, sois brave, je ne donne qu'un souffle recueilli au hasard, et qu'un autre que moi aurait retenu tout entier, mais ce souffle léger, indépendant de moi, nous est venu de loin.

Les feuillets qui te composent ont été jetés au hasard, en vue de les remettre en place plus tard, si Dieu me prête vie.

Si je m'en vais trop tôt, j'emporterai dans mon silence la clef de mes pauvres chapitres ; mais, même sans ordre, mes souvenirs cueillis le long de mon humble chemin, dans leurs expressions maladroites, garderont toujours un peu de leur sincérité, de leur naïveté vraie.

Chaque ligne contient un peu de ma foi aux espérances non accomplies, aux élans déjà... brisés... aux échos de ma jeunesse en fuite, de ma foi enfantine aux riens aimés dont s'est nourri mon cœur.

On saura du moins que j'aurai voulu partir content des hommes et des choses, ami du travail et de la bonté, que j'aurai aimé mes parents et mes camarades plus que je ne le leur ai dit,—à leur tour de prendre leur revanche —.

J'ai cru que la vie est un grand bien, elle me fut peut-être plus qu'une pénitence aimable.

Qu'elle soit le néant ou le réveil, j'espère aussi en la mort, j'y veux marcher bravement et dans la tradition de mes pères.

Petit livre, dis donc que j'ai crié : "Que le beau ciel me soit en aide !"

J'ai parlé au passé, j'ai salué l'avenir

LE VRAI

*

Le Vrai, ce petit homme imprégné de mystère,
Qui se couvre les yeux d'un voile blanc et noir,
Dont le chemin côtoie et le jour et le soir,
Se dit venir du ciel et rôde sur la terre.

On le choye, on le vante, on lui fait sa prière
Il apparait soudain où l'on voulait le voir.
Mais s'il crie, on lui met sur la bouche un
[mouchoir ;
S'il veut tout dire et parle, on pleure, on
[s'exaspère

On l'encense avec grâce en lui montrant le poing
Et si sur lui l'on fonce il ne recule point.
Mais si par lui l'on jure il prend souvent la fuite

S'il déchire son voile, on le maquille ensuite.
Il porte une béquille et prend la part des morts
Quand on veut le tuer, il devient le remords

LE FLEUVE



Vers les immensités sans fond de l'Atlantique
Notre fleuve s'en va, déroulant ses flots gris
Il s'égaye aux rayons, pleure aux autans
[tragiqu
Il porte du soleil, de l'ombre et des débris.

Du râle des noyés aux plus joyeux cantiques
Des tristes soirs émus à l'aube qui sourit,
Le fleuve efface tout dans son cours fantasti
Il engloutit les yeux, les bouches et les cris.

Entrainant corps et vie, prenant au ciel des as
En son recueillement préparant des désastres
L'onde roule toujours vers l'océan sans fin

Ainsi, pareils aux flots, vont les espoirs du m
Qui se meurt et qui roule en des vagues proto
Entre tous les néants et l'art des séraphins

LE SOURIRE

⚜

Le soleil parmi l'onde éclaire son sourire.
Tout rayon chatoyant vient d'un ciel amoureux ;
La brise qui l'émiette entre des joncs heureux
Vient de l'accord mourant de la divine lyre.

La nature est la vie, et la saison qui passe
A sa gloire, et sourit sur terre et dans les cieux.
Et le jour plein d'azur est créé pour les yeux
Dont le regard bientôt diminue et s'efface.

Pourtant l'âme sourit en chantant sa chanson
Parmi tant de beauté, d'espoir et d'horizon,
Devant le bon soleil enchanteur de nos grèves

Au hasard de la halte, au vœu du rendez-vous
Le front veut s'éveiller pour comprendre ses rêves.
Nature, souris-moi, je souris à genoux !

LE SILENCE

⚜

A M[illegible] A. St-Charl[illegible]

Le silence du soir éveille nos pensées,
Le front moissonne l'ombre et cherche le rep[illegible]
Car l'ombre est un champ vaste où dorment l[illegible]
[éc[illegible]
Du cri des jours défunts, des lueurs trépassée[illegible]

Le silence des nuits berce l'aile pressée,
Le cœur s'écoute et bat comme un vol de corbea[illegible]
Se hâte en caressant l'espoir des renouveaux.
Car il sait bien qu'il va vers des croix délaissé[illegible]

Le silence des morts est plein de majesté,
Il plane sur un monde éloigné de l'envie
Content d'un creu de sable, exempt d'humanit[illegible]

Le silence du ciel aux divines clartés,
Vers le rêve prost[illegible]é des maux de notre vie,
Dans le sommeil divin émiette ses beautés

L'AUTOMNE AU SOUFFLE AMER

⚜

L'automne au souffle amer foule au pied sa
[jonchée.
La feuille morte c'est la laine du terroir.
Notre sol s'en revêt dans l'ombre et dans le soir.
Sous la dépouille morte une gloire est cachée.

Ainsi notre espérance aux brises printanières
Emportait un trésor en son élan vermeil.
Quand les premiers bourgeons s'épandaient au
[soleil.
La première espérance aujourd'hui la dernière.

Tombe en cette jonchée, elle en subit le sort
Et nous, pauvres humains, courbés sur des
[atômes,
Nous reformons nos cœurs, et nous nous croyons
[hommes,
Et cette feuille, hélas ! nous indique la mort.

La feuille du printemps s'envole au vent
[d'automne.
L'espérance du cœur ne vit qu'une saison.
O vous, sœurs de la vie et du vaste horizon,
Donnez-vous à la terre, avec vous je me donne !

Pourtant je vous suivrai, chères feuilles d'espoir :
Si les vents à venir élèvent vos poussières,
Emportez ma pensée en vos fuites plénières,
Lorsque je serai mort, comme vous, vers le soir !

Vers le soir du grand ciel où chantent les
[archanges
Vers le trône béni des constellations,
Vers le fleuve de vie et l'absolution,
Tant je veux fuir enfin le flot montant des
[fanges !

LA NUIT

*

La nuit est le pays des visions étranges
En son mystère ému des silences profonds ;
Entre le gouffre abrupt et les divins plafonds,
La nuit envahit tout, chemin, bois, champs et
[granges.

Elle sème le rêve au chevet des archanges,
Aux croix d'or des fronts morts répand l'or des
[pardons.
Et sur les fronts vivants, le repos, l'abandon,
Jette les grains d'oubli, ses futures vendanges...

Ah ! je te reconnais à tes habits de deuil,
Je sais tes yeux brillants, mais tu caches l'écueil ;
La certitude en toi puise parfois les doutes.

Ependant sur la vie un triste voile noir,
Le vent qui pleure en toi pleure sur tes déroutes
Garde-toi, garde-nous, ô nuit, du désespoir !

LES INSTANTS FUGITIFS

⚜

Ce soir, après la pluie, une brise inconstante
Secoue aux arbres noirs des pleurs tombés du
[ciel ;
L'ombre se mêle à tout, aux fleurs au bord des
[sentes,
A l'écho du rocher, au clocher solennel.

L'approche d'un cheval a distrait ma pensée,
En martelant d'un trot sonore le chemin,
La boite du carosse, à l'ornière bercée,
Fait geindre le ressort qui grince et se contraint.

J'entendis une voix qui chantait :—" Je vous aime,
Et j'en prends à témoins les étoiles des cieux ;
Je vous donne mon cœur jusqu'à l'heure suprême
De mon dernier baiser, de mes derniers adieux !

Il faut aimer un jour, il faut aimer souvent !
Aimons-nous, le temps fuit, l'amitié dure une
[heure !
Notre vie est un souffle, elle s'enfuit au vent,
Ecoutez dans le soir, partout des ombres pleurent !

LE SOIR TOMBAIT

*

Le soir tombait dans nos routes suivies.
Mornes et fatigués, nous avançions toujours
Au bord des bois épais ou le long des prairies
Où le "bois pourri" souffle, en l'ombre de velours,

Son guttural appel aux échos des branchages.
Nous suivions à tâtons de noirs cours d'eau sans
[fin,
Et nous n'espérions plus revoir notre village,
Tant nous venions de loin dans la pe[illegible] et la faim.

Mais dans le dernier soir, brillante à l'horizon,
Vénus s'était levée, et quelqu'un de la troupe
Avec force entonna les mots d'une chanson ;

Et malgré nos sueurs, sans pain, sans lard, ni
[soupe,
Le courage nous vint, tout à coup, sans savoir
Que tout se retrouvait dans la chanson d'espoir !

J'ai fait la part du vrai qui se mêle à mes s
J'ai côtoyé le jour, j'ai marché dans la nui
Ma vérité se noie aux laves des mensonges
Seul mon espoir s'élance à l'horizon qui lui

Le siècle mort contient les plus beaux de n
[
Je ne regrette rien si ce n'est la bonté.
J'ai vu croître l'oubli parmi l'herbe des grè
J'ai pleuré le soleil devant l'humanité.

Le soleil des midis a souri sur la boue,
Des couchants glorieux ont grandi l'horizon
Le vent des soirs d'hiver a fouetté ma joue,
Sans emporter au loin l'écho de ma chanson.

La fatigue envahit l'aile qui se balance.
Les frimas ont aigri les gorges et les voix,
Et les flammes du cœur qui monte et qui s'éla
N'atteignent plus l'azur et le ciel d'autrefois

Je retrouve des pas au chemin effacé.
Salut à l'ascendance et salut au passé !
Les yeux éteints verront de nouveau la lumière :

Un jour sans fin luira sur la moisson plénière ;
Le vent du souvenir les aura caressés ;
Les yeux s'élèveront puisqu'ils se sont baissés !

* * *

PAR LES RUDES CHEMINS

*

Par les rudes chemins et les saisons sans trèv
Il savait contempler la vie et les moissons :
Il savait adoucir ses malheurs par des rêves
Il délayait ses pleurs dans des mots de chans

Ceux qui le connaissaient lui disaient : C'est
[étran
Vous conservez en vous des grandeurs de ver
Sachant que tout est vain et souillé par la fa
Et vous vous avancez vers d'invisibles buts.

Où puisez-vous la force et votre long courage
De travailler ainsi par les jours et les soirs ?
Vous, le bon voyageur de l'éternel voyage.
Quel amour vous soutient ? D'où viennent vos
[espoi

Et l'homme qui passait, sans retarder sa cour
Dit : " J'écoute l'écho qui court l'immensité :
Et je gagne mon pain et je bois l'eau des sourc
Je crois en l'apparence et j'aime la bonté.

J'ai plié doucement ma volonté de vivre :
Et si je marche encor, c'est afin d'avancer :
Je lis mieux dans l'azur que je lis dans un livre,
L'azur est un feuillet qui nous aide à penser.

Songez qu'en cette vie on n'ouvre bien son âme
Qu'à soi-même, le soir et dans le grand silence,
Très loin des mots appris, sans mystère et sans
[flamme,
Car les mots sont petits, l'âme seule est immense !

C'est ainsi que je vais, connaissant ma poussière,
Je vais en murmurant que j'aime le grand Tout :
Vers le Maître absolu j'adresse ma prière
Avant de m'abîmer au fond de mon grand trou !

* * *

SOUVENIR DE MONTMAGNY



Au Révérend V. O. Marois, ptre, Curé

Le "Bras" roule au grand fleuve une onde
[reposan
Le paysage prie aux rayons du couchant ;
L'oiseau s'envole au loin d'une aile frémissant
Et notre souvenir plane encor sur les champs.

Notre regard se perd vers la pente hardie
Où des ronds de sainfoin se bercent mollement
Le soleil et l'azur parent "La Normandie"
Ce pays du curé, plein de recueillement.

Le chalet St-Félix s'égaie aux jours de fête ;
Les nuits de lune, il rêve à la fuite du temps.
Après qu'il a comblé, de sa table proprette,
Un robuste appétit couronné de nos chants

Nous avons entonné l'hymne de la patrie,
Ainsi que la chanson de Frédéric Bérat,
Qui met à la paupière une larme attendrie,
En rappelant au cœur un passé qui sombra.

Nos voix ont éveillé l'écho de la campagne,
Notre âme s'éleva jusqu'à l'azur béni,
Quand on eut salué la " Petite Bretagne "
Au charme de son nom venu de....l'infini !



BRISE DES NUITS

*

La cloche bégayait au soir de lune claire
Sa plainte dans la brise en frissonnant au loin
C'était l'instant béni de toutes les prières,
Et le ruisseau jaseur s'endormait dans le foin.

Les fils d'or de la vierge absorbaient des lumière[s]
Et les grands pins, là-bas, sur l'horizon pieux
Allongeaien[illegible] eut dit, leurs rameaux tutélaire[s]
Comme pour protéger le rêve au bord des cieux

Le silence planait sur le front de la terre ;
La paix envahissait la plaine et le coteau.
Notre âme ouvrait son aile en des rayons lunaire[s]
Nos regards pleins d'espoir ne voyaient que le
[beau

Heureux qui reconnaît le mérite des choses
Avant d'analyser la gloire des humains
L'âme garde le goût du vin qu'on y dépose
Dans sa prime ferveur malgré les lendemains.

Notre cœur est un vase absorbant et fidèle
Qui garde les premiers parfums qu'on y versa.
J'ai vécu des bontés de la nature belle,
Je retourne aux beaux soirs que mon rêve berça.

Le passé nous console au champ de la nature
Qui verse au fond de l'âme une immortalité :
Si l'homme a des chagrins, s'il erre à l'aventure,
Elle sème l'amour au front désenchanté.

La voix du souvenir qui soutient notre vie
Sait répondre à l'appel que jette le passant :
La cloche des jours morts, ou pleureuse ou ravie,
Nous console et nous guide en son sublime accent :

Elle dit les espoirs de l'ardente jeunesse,
Le vœu des fronts aimés et la plainte du vent ,
La couronne de fleurs sur le choix des tendresses
Et les chants de douceur au chœur d'un vieux
[couvent.

Mais les amoureux vrais ont compris les aurores,
Ils ont versé des pleurs dans un rayon des cieux,
Ils ont jeté leur joie aux divines amphores,
Pour s'engloutir, hélas ! au creux silencieux !

Et c'est pourquoi je pleure, et c'est pourquoi je
[chante
D'être sûr du soleil et de le perdre un jour :
Car la vie et la mort sont deux aubes touchantes
Que garde un souvenir et que cherche l'amour.

* * *

DIEU MERCI

❦

Dieu merci, les cœurs francs ne prêchent pas la haine.
Dieu merci, les cœurs bons appellent la bonté.
Et dans les jours mauvais, c'est d'une âme sereine
Qu'il faut dire tout haut les mots de vérité.

Et vous tous qui criez le grand mot de patrie,
Savez-vous ce que sont la justice et le droit ?
Ce n'est pas un orgueil conduit par la folie ;
Ne soyez pas de ceux qui disent : meurs ou crois !

Sans justice la terre est un enfer du Dante ;
Sans le droit l'univers est un trou de brigands
Cherchant à tout piller de convoitise ardente,
Se croyant supérieurs, se proclamant seuls grands.

La patrie est le coin de la terre où l'on aime,
Où l'on naît, où l'on meurt pour ceux qui vont venir,
Et pour ceux qui sont nés dans l'idéal suprême
Des aïeux disparus, et dans leur souvenir.

Nous aimons Albion d'une amitié loyale :
La France nous l'aimons d'amour franc et sans dol.
Nous voulons leur donner l'aide nationale,
Pour cela nous gardons des bras à notre sol.



AUPRÈS DE L'ÂTRE

*

Auprès de l'âtre où palpite une flamme,
J'ai contemplé la cendre et les tisons;
J'ai comparé la vie humaine et l'âme
Au feu plein d'or qui chauffe la maison.

Et j'ai compris, au fond de ma pensée,
L'utilité des ardentes amours
Sur cette terre aux poussières glacées
Que les faux dieux peupleraient pour toujours ;

Tout périrait. Et nos chairs violettes,
Sans la vertu des flammes de beauté,
Sans les amours, la mort et les squelettes,
Ouvrant au soir leur sourire édenté,

Diraient au ciel leur horrible épouvante,
Au grand ennui de la divinité....
Mais non, la vie est la vague mouvante
Qui bravera longtemps l'éternité.

Grâce aux élans des flammes accourues,
L'univers parle avant d'être effacé ;
Nous succédons aux races disparues,
Le temps futur dira notre passé.

Grâce au foyer que les amours fécondent,
La terre entière appelle l'avenir ;
Les feux divins sont la source féconde
Qui nous refait avec nos souvenirs !

Ceux qui s'en vont gardent l'amour de vivre,
C'est que la vie a des attraits profonds ;
Rendons à Dieu l'amour qui nous enivre,
Gardons au cœur les feux qui le refont !

* * *

IL ME SOUVIENT

⚜

Au Dr J. G. P[illegible]

Il me souvient d'avoir dormi sous un vieil orme,
Aux jours de ma jeunesse où tout était joyeux.
Ma pensée et l'oiseau s'élançaient vers les cieux.
Je regardais errer les nuages difformes.

J'escaladais l'azur qui brillait sur les champs ;
Et je rêvais d'amour, de gloire et de mystère ;
Je croyais à la vie, à la mort, à la terre.
Dans mon âme passaient des rayons et des chants.

Les gazons étaient verts et mon cœur était jeune.
Les rameaux gazouillaient. Plus grand que l'ho
[rizon,
L'espoir éternisait la divine saison.
L'été nous absorbait comme après un long jeûne.

L'arbre étendait sur moi ses nids et ses rameaux ;
L'ombrage doux et bon s'ouvrait à la lumière.
J'y dormais en rêvant au bord de la clairière,
Et mes beaux jours passaient comme des jours
[jumeaux.

Il me souvient d'avoir pleuré sous un vieil arbre,
Le soir étant venu comme un brigand sur moi.
Sous les nids endormis chaudement, sans émoi,
Mon cœur se remplissait des froidures de marbre :

Car je me retrouvais dans la belle saison,
Mais dans le passé mort des clartés et des ombres.
A travers les rameaux, j'ai vu les adieux sombres
Des voix qui ne sont plus dont j'aimais la chanson.

Et le marbre des croix qu'on plante au cimetière
Refroidissant l'espoir qui nourrissait mon corps. .
Passons notre chemin, c'est le chemin des morts :
Toute ombre qui grandit s'étend sur un calvaire !

Mais qu'importe ! du moins, quand viendra notre [tour,
Nous nous résignerons ; sans dénigrer la vie,
Nous irons au trou noir, notre flamme ravie,
Nous l'aurons eue avec espoir, avec amour.

Un arbre ombragera notre ultime poussière ;
Un nid y chantera le repos éternel ;
La sève des saisons et la gloire du ciel
Mêleront sur nos os des reflets de lumière.

Et nous dormirons là du sommeil des aïeux,
Dont nous tenons la vie et reprenons la place.
D'autres continueront notre songe tenace
D'êtres dignes du sol que réchauffent les cieux.



ELEGIE

*

Petite tombe étanche,
Garde son corps mortel,
Quand sa jeune âme blanche
S'envole vers le ciel.

Je te couvre de roses,
Et je veux te bénir,
Bois où son front repose
Avec mon souvenir.

Adieu, fille chérie,
Adieu, tu m'as quitté
Pour une autre patrie,
Et pour l'éternité !

Je te vois en pensée,
Je reconnais ta voix,
Pauvre enfant trépassée,
A l'ombre de ta croix.

Mon regard est humide
Depuis le grand départ ;
Dans ton assiette vide
Je remettrais ta part !

Mais seule au cimetière,
Tu reposes sans moi ;
Que te fait ma prière ?
As-tu faim, as-tu froid ?

Ton petit lit dans l'ombre
Est toujours là sans toi,
Ta chambre est vide et sombre,
Mon cœur est plein d'émoi.

J'ai du pain sur ma table
Que je mange en pleurant :
Je pense au tas de sable
Qui gèle mon enfant.

Que fais-tu, toi que j'aime
A perdre ma maison,
Dans ton repos suprême,
Si loin de ma maison?

Ta dernière poupée,
Je n'ose plus la voir :
Ma pauvre âme est frappée
Des pleurs du désespoir.

J'en appelle au grand Maître
S'Il tient notre destin :
Pourquoi t'avoir fait naître
Pour te tuer soudain ?

Si je pleure et je prie,
A tout je me soumets ;
Adieu, pauvre chérie,
Regrettée à jamais!

IN MEMORIAM

⚜

Devant le cercueil de Marius Plamondon

Il était juste et bon, et son âme s'envole
Vers le silence ému, loin des humains propos,
Sur son front endormi qu'une pâleur désole,
La mort vient de sceller sa pensée en repos.

Il dormira toujours dans sa prison de terre,
Pendant que les vivants s'agiteront là-haut,
En mêlant leurs regrets en de tristes prières
Et le suivant des yeux jusqu'au bord du tombeau.

Le jour pour lui n'est plus, refermant sa paupière
Il ne reverra plus les terrestres printemps :
Mais son âme atteindra la divine lumière
Dans l'immortelle paix, l'éternité du temps.

Au fond de ton cercueil, en tes habits de fête,
Tu t'en iras demain vers le clocher natal :
Que le sol du repos soit léger sur ta tête
Et sous la croix qui prie au souffle matinal.

Sur ta bouche funèbre a pâli ton sourire,
Dernier signe terrestre éclairant l'Au-delà :
C'est ton suprême adieu que tu voulais nous dire
Dans l'ultime soupir que ta bouche exhala.

La mort n'efface rien dans sa triste victoire.
La mort n'est pas vainqueur des grands fronts [qu'elle abat
Car le passé nous reste ainsi que la mémoire
De ceux dont la fierté veillait au bon combat.

La voix a des échos sur la route suprême.
Le vent emportera le sable sous nos pas,
Mais nous aurons passé sur le sable quand même.
La justice toujours a bravé le trépas.

Qu'importe le destin des âmes de l'offense,
Si les cœurs de justice ont leur éternité !
La conscience humaine aura sa récompense,
Chaque âme aura l'amour qu'elle aura mérité.

Et toi, cher Marius, déjà tu le contemples
L'éclat de l'infini qui te conduit à Dieu,
Tu ne luttas jamais pour les vendeurs du temple,
Et c'est dans le respect qu'on te redit adieu.

Adieu jusqu'au grand jour des rencontres nou-
[velles,
Où renaîtront les corps au dernier jugement,
Pour retourner ensuite aux sphères éternelles,
Par delà notre vie et le bleu firmament.

Adieu jusqu'au grand jour de l'immortelle vie,
Où tous les orphelins trouveront leur soutien,
Au foyer des heureux, loin de la noire envie,
Où l'épouse à l'époux dira : "Je te reviens".

Je te reviens ainsi qu'autrefois sur la terre,
Où nous marquions nos pas au chant de nos es-
[poirs
Je te reviens enfin dans l'éternel mystère,
Propice au cœur aimant, loin des terrestre., soirs

Adieu..Ne tentons pas en vain la foi des rêves
Ceux qui t'aimaient, hélas ! pleurent en vérité
En comptant sur leurs doigts toutes les heures
[brèves
Qui les rapprocheront de ton éternité.



LAZARE

*

Lazare n'a rien dit de ses "quatre journées",
Lazare n'a rien dit du divin jugement ;
Rien du sombre tombeau, ni du bleu firmament.
Il s'éprit du silence en son âme obstinée.

Il répondait à peine à ses sœurs étonnées
Qui le questionnaient avec douceur, avec bonté.
Marthe disait :—Voyais-tu l'ombre ou la clarté ?
As-tu touché du front la grande destinée ?

Est-ce comme on l'affirme avec Moïse saint ?
Dis- le moi, seul, à moi : je suis ta sœur, je t'aime.
Et Marie :—As-tu vu Dieu, l'être suprême ?
Un coin du ciel heureux tout plein de beaux des-
[sins ?

Lazare secouait la tête et regardait les sycomores
Dans un rêve tenace, ou disait :—Je ne puis
Me rappeler la tombe où durant quatre nuits,
Selon vous, je dormis, je ne puis rien encore.

J'étais là, dans la chambre, en proie à mon trépas
Plongé dans un sommeil profond et magnétique
Mon ventre se gonflait dans la nuit léthargique,
Lorsque je m'éveillai, mais je ne bougeai pas.

Jésus, notre parent, grossissant sa parole,
Me cria : Lève-toi Lazare, lève-toi !
Il m'aida de sa main, je me levai tout droit,
Mais faible et pâle, et haussant mes épaules.

Et je croyais encore n'avoir que peu dormi,
Quoique vous m'affirmiez, j'ignore l'autre monde ;
J'ignore autant que toi, Marthe, la nuit profonde :
Je ne connais la mort, chères sœurs, qu'à demi.

Ah ! si je le pouvais, je dirais d'avantage :
Ce serait un grand bien de lire l'au-delà,
D'ouvrir l'éternité qu'un mystère voila,
Dès que cet univers a compté dans les âges.

On saurait que Lazare a sondé l'infini,
Que mon âme a suivi la route des étoiles,
Que les secrets du ciel ont été vus sans voile,
Et que je les ai dits avec des mots bénis.

Le monde grandirait loin de l'incertitude,
Guérirait Balaal et ses pestiférés ;
L'infamie et le mal pourriraient enterrés :
L'âme humaine atteindrait les belles altitudes.

J'aimerais vous parler de la vie éternelle,
Des triomphes sans fin des grands du paradis,
Mais je n'affirmerai que ce que j'entendis :
“Lazare, lève-toi. rouvre au jour ta prunelle !”

Bientôt il reprenait son rêve intérieur.
Marthe :—"Prends ce pain, ce vin."—"Je t
[remercie.'
Il était pâle et faible, une catalepsie,
L'extase l'éloignait du monde extérieur.

Puis il priait souvent :—"Mon Dieu, je vous vé-
[nère,
J'ai confiance en vous, je crois vos vérités :
Quand vous me plongerez dans votre éternité,
Que ma bouche prononce enfin le Notre Père !"



LES LUMIÈRES DANS L'OMBRE

⚜

Le soir venu, une à une, proches et lointaines, peu à peu, les fenêtres s'éclairaient : plus le ciel se faisait sombre plus les regards des maisons devenaient clairs ; des rayons se berçaient aux carreaux, des prismes dorés traversaient les branches des jardins, des rideaux rouges filtraient des fusées à la sanguine ; des rideaux bleus tombaient des pâleurs azurées.

Et, seule, dans ce soir sombre calfeutrant les champs d'étoiles d'un velours endeuillé, la corne d'or lunaire se reflétait dans les eaux profondes et somnolantes ; le soupire de la vague expirait sur le sable mystérieux. Et les fenêtres, les belles fenêtres avaient des regards vivants. Des têtes et des bras s'agitaient ; de ci de là, quelques voix, humaines ou canines, brisaient la bonté du silence : c'était le soir, un beau soir sombre et méditasif de fin de septembre ; des portes s'ouvraient et se fermaient laissant s'échapper des images fugitives d'intérieurs villageois.

Et dans la pénombre ou dans les tourbillons d
noirceur apaque, cette enfant joufflue, courte e
vive, Lisette Vaive, écoutait et guettait la venu
de la nuit ; elle contemplait, souriante et candide
ce que la terre contient de mystère et de poésie

C'était au temps où presque tout le mond
s'éclairait à la chandelle, mais chaque flamm
avait une manière de lui parler ; et parce que le
cheminées s'embrasaient bien, les maisons étaien
plus brillantes que celles d'aujourd'hui : cett
fenêtre disait : ici l'on travaille encore : de
fileuses sont au rouet, la tâche de lin s'achève
voici la dernière quenouille.

L'autre fenêtre laissait voir une nombreus
famille à table ; des enfants, des enfants joyeu
et criards ébranlent la cuisine et l'on soupe e
l'on mange bien ; ils sont heureux : le bonheu
est un don intérieur, il ne vient pas des grand
désirs comblés : l'âme enfantine le possède quan
les maux physiques ne la détourne pas de so
naturel.

Plus à gauche, c'est le presbytère. Monsieur le curé lit son brevière ; sa silhouette se dessine en des poses de méditation.

Chez Gonzague Leroux, la naissance d'un petit enfant mettait, on eut dit, de la joie, de l'espérance dans la lumière des fenêtres : le nouveau né semblait robuste et bien constitué, et la mère reposait, pâle et belle sur son lit de lin blanc.

Au "Château" chez Marion, le deuil assombrissait les fronts, la mère était morte, et les lueurs des fenêtres étaient tristes ; quoique brillantes, on remarquait que les mouvements des personnes qui y séjournaient étaient lents et pondérés. Le chien lui-même, le gros Sultan, d'ordinaire assez bon aboyeur, avait compris qu'il fallait se taire.

Chez France Dumais, la flamme de la cheminée était ardente : on avait fait boucherie, et dans la marmite mijotaient la panne et les cretons. La maison était bourdonnante comme une ruche d'abeilles ; famille nombreuse et remplie de gaieté.

comme chez l'autre voisin, le deuxième voisin, Bonaventure, où se faisaient des noces, que des airs sautillants de violon, à intervalles voulues, soutenaient.

Et la campagne au loin s'étendait sombre et silencieuse, les bois et la pinière en terre faite vers le nord-ouest, méditaient : au sud, sur le grand fleuve, un bateau soudain déploya ses voiles sous la brise qui commençait à souffler, au son du cabestan qui tirait la chaîne de l'ancre.

Et c'était ça la nuit avec ses fenêtres du monde habité, et son mystère plus profond du côté du silence absolu.

Lisette Vaive se disait : Après c'est donc ça un village de campagne dans la nuit, c'est curieux et c'est triste aussi. Les villes ressemblent aux villages et la terre est comme ça ; c'est un désert plus ou moins peuplé, c'est du silence avec du bruit. Les hurlements des chiens et des loups

se confondent de loin, et les êtres humains se succèdent sans qu'une génération y trouve plus de joie qu'une autre.

Dans la clarté des jours, il y a de l'ombre, et dans la nuit profonde il y a des fenêtres éclairées.

Mais avant que la France ait peuplé notre pays, les feux des sauvages seuls marquaient le passage de faces humaines sur les bords. Et tout était triste aussi, plus triste encore.

Donc il faut dire un merci de notre âme à cette France pleine de gloire, pour le bien qu'elle a semé sur notre sol.

Et dans la nu.t sombre sans étoiles, prenant pour seuls témoins les fenêtres éclairées, Lisette [illegible] fit sa prière pour remercier Dieu de l'avoir fait naître la France en ce monde.

* * *

L'AVENIR

❦

La grande âme du temps planera sur les choses.
Et notre souvenir englouti dans la nuit,
Roulera tristement dans le vide et l'ennui,
Dans l'oubli triste et morne et les ombres moroses

Et nous aurons été pourtant ce que nous sommes
Ayant eu dans nos cœurs une flamme d'espoir.
Nous aurons imploré notre astre dans le soir,
Et nous aurons aimé comme font tous les hommes

Et nous suivrons toujours la pente du chaos ;
Nous serons les vaincus de l'éternel silence
Dans l'abandon sans fin, dans la souleur immense
Et nous aurons crié sans éveiller d'échos !

Et nous aurons passé sur la planète ronde
Où le rire a servi de sel aux vanités,
Où nos pleures sont le sel de nos divinités,
Où le ciel est prétexte aux yeux rougis d'un
[monde.

Q'importe notre vie, et que nous vaut la mort !
Q'importe le jour clair, et que valent nos veilles !
Q'importe les regrets d'une âme qui s'éveille !
Je prierai lentement pour chasser le remords.

* * *

LES MOTS

*

Les mots sont des fanaux éclaireurs du silence
S'ils passent dans la nuit leur signe est solennel
S'ils s'éclairent du jour ils indiquent le ciel,
Et leur flamme s'attriste au chevet de souffrance.

Les mots font les chansons endormeuses d'enfance,
Endormeuses de vieux et du songe immortel.
Les mots sont un remède aux abreuvés de fiel.
Ils prolongent l'émoi des ailes en cadence.

S'ils chantent l'espérance ils s'élèvent vainqueurs.
Quand ils chantent l'amour ils volent dans les
[brises
Quand ils disent la gloire ils dilatent les cœurs

S'ils pleurent sur la tombe en regrets ils se brisent
S'ils symbolisent l'aube ils s'éclairent de feu.
Les mots qui touchent l'âme ont des reflets d'adieu!

LES GRANDS BOIS

⚜

les bois, les grands bois où voltige le rêve,
la brise en passant émiette des rayons !
les ai contemplés dans le jour qui s'achève
mplissant d'or tous les replis, tous les sillons.

les aime au printemps quand se gonfle leur sève,
les aime l'été sous leurs dômes feuillus.
les aime l'automne en leur parure brève,
les aime l'hiver sous les neiges perdus.

conservent en eux quelque chose qui tremble,
soupire, gémit, qui pleure et nous ressemble.
es, vous vous groupez, tels des troupeaux [humains,

ous cachez des nids qui chantent des prières
spirez les vents et les grandes lumières.
élevez vers Dieu votre front et vous mains!

LES DIABLES BLEUS

⚜

Salut à vous, héros qui nous venez de France !
Nous voulons à tout prix que vous soyiez vain-
[queurs.
Nous mêlons à nos vœux notre grande espérance.
Et notre bienvenue est le fruit de nos cœurs.

Salut à vous, lutteurs de l'immense épopée !
Que votre souvenir demeure parmi nous.
Escaladeurs de gloire aux rayons de l'épée,
Fiers Alpins, Diables bleus, halte, reposez-vous !

Ici reposez-vous ; l'univers vous admire.
Ici le sol contient des aïeux endormis.
Que notre ciel soit beau, qu'il sache vous sourire,
Pendant que vos canons tueront les ennemis.

Vous savez endiguer le flot des barbaries.
Vous chantiez à la Marne, et chantiez à Verdun.
Vous luttez pour l'amour de toutes les patries,
Imposant aux Teutons votre geste opportun.

Mon âme s'ouvre à vous, Diables Bleus, je vous
[aime ;
Car je suis Canadien et vous êtes Français.
Mon pays sans la France est un triste poème.
L'univers sans Paris serait un insuccès.

Sachez que nous vivons comprimés et moroses,
Quand le Hun vous menace avec son épaisseur ;
Si cruel de cerveau, si traître en toutes choses,
Qu'il tuerait Chanteclerc pour l'aigle de noiceur.

Diables bleus, fiers Alpins, vous êtes magnifiques,
Vous les aurez les Huns qui souillent votre sol ;
Vous avez avec vous le droit et l'Amérique :
Chanteclerc reprendra son élan et son vol.

Vos clochers démolis renaîtrons dans le nue,
Et le vieux coq gaulois égayera le jour
De la justice vraie, et toujours reconnue
D'une France immortelle et qu'on aime toujours!

Car son âme a la foi dans la sainte victoire :
Car son âme rayonne auprès des opprimés.
La France a l'art d'aimer et les arts et la gloire ;
La France a l'art d'aimer ce qui doit être aimé.

Et vous êtes venus aussi nous parler d'Elle.
Et c'est bien ce qui fait naître en nous un orgueil;
Car nous voulons l'aider cette France si belle,
Si belle que nos cœurs l'aiment jusqu'au cercueil.

Q'importe la rancœur de tous les hypocrites,
Nous gardons en nos chairs le sang des grands
[aïeux.
Nous retrouvons en vous une race d'élite
A la vie, à la mort, à vous, chers Diables-Bleus !

Quand vous retournerez vers la France éternelle.
Vers Paris attentif malgré tous les canons,
Apportez les aveux de la France nouvelle,
Dites qu'au Canada l'on s'incline à son nom.

Quand le soleil descend, quand se lève l'aurore.
Le Canada tressaille, il se souvient toujours.
Dites que nous l'aimons que nous pleurons
[encore.....
Devant ton souvenir, ô France, notre amour !

⚜ ⚜ ⚜

LES CLOCHES DE LANORAIE

⚜

L'ancien clocher n'est plus, un autre le remplace.
Il en arrive ainsi des hommes ici-bas ;
Nous partons, nous tombons, nous laissons peu de [trace,
Aux derniers arrivés il faut céder le pas.

Mais le vieux carillon, nous l'entendons encore,
Chantant les nouveaux-nés, pleurant les disparus,
Tintant au couchant clair, et saluant l'aurore.
Notre âme écoute encor les Angelus perdus.

Les cloches ont tinté, les cloches se sont tues.
Nous qui veillons, au moins, saluons le passé;
Penchons-nous un instant vers les voix entendues;
Glanons les souvenirs qui se sont dispersés !

Eglise des aïeux que la flamme a détruite,

Ta cendre s'est mêlée à l'ancien champ des croix,

Nous confondons ta vue et ceux qui t'ont cons-
[truite ;

Nous n'oublions jamais ton clocher, ni ses voix.

Combien l'ont écouté qui dorment dans la tombe!

Ils riaient à la vie, avec joie et transports.

Notre existence est courte, et le clocher qui tombe

A versé sa prière aux poussières des morts.

O vieux clocher brûlé, tes cloches sont fondues !

O morts ! vous qui l'aimiez quand vous étiez
[vivants,

Venez le comparer de vos âmes émues

A celui qu'ont fleuri tant de drapeaux au vent.

L'autre église n'est plus, le vieille église est morte,

Gardons dans notre cœur son pieux souvenir !

Un clocher neuf s'élève et vers le ciel se porte,

Mettons-y notre foi, saluons l'avenir !

Car plus de cinquante ans tu contemplas le fleuve.
Seule une ardente flamme a pu te déranger.
Quand un nouveau pasteur te refait toute neuve,
C'est à l'endroit choisi par Clément Loranger....

Nos cloches ont mêlé leurs douces harmonies
A notre espoir pieux mis en leur clair métal :
Le ciel y doit verser ses grâces infinies,
Déjà nous les aimons comme au clocher natal.

Joignant notre prière aux prières anciennes,
Nous finirons la vie avec des mots d'espoir,
En élevant vers Dieu nos âmes canadiennes,
Avec les Angelus, dans les brises du soir.

Car notre nouveau temple est digne qu'on l'ad-[mire;
Qu'il nous console enfin de son airain joyeux ;
Nous y respirerons son encens et sa myrrhe,
En attendant qu'il tinte enfin sur nos adieux.

Q'importe la misère, et que fait la souffrance,
Si nous allons, après, sonner au paradis ?
Nous pourrons invoquer les saints venus de
[France,
Et dont nous descendons, les colons de jadis.

Nous interpellerons, en sonnant chez Saint-Pierre,
Tous nos co-paroissiens, qui sont nombreux au
[ciel,
Leur annonçant que nous avons gagné la guerre,
Pour qu'ils sonnent, pour nous, chez le Père-
[éternel.

Et là, dans son grand livre où toute ligne est vraie,
Dieu reconnaitra bien notre sincérité.
Sans doute, Il s'écriera :—"Voilà mes Lanoraie" !
En nous plaçant par ordre en son éternité.

En attendant le temps de cette récompense,
Je propose, messieurs, notre propre santé :
Buvons au souvenir des jours de notre enfance,
Puis à tous les parrains, à tous les invités !

Mais une autre santé nous importe et s'impose,
C'est celle des absents que nous ne verrons plus.
En ce jour solennel, n'oublions pas leur cause,
Nous devons saluer l'âme des disparus.

Oui, si l'on veut qu'un jour de nous l'on se sou
[vienne.
Offrons à nos absents le salut fraternel.
Leur corps est dans l'oubli, que leur âme revien
[ne,
Qu'elle quitte pour nous le repos éternel !

Vous tous les naufragés, absents de cette vie,
Revenez, revenez au moins quelques instants !
Revenez parmi nous où chacun vous convie ;
Nous vous aimons toujours, en êtes-vous contents?

***

Oui, nos morts sont contents. Sur l'aile de la brise
Leur âme a parcouru le chemin d'autrefois,
Eh, puisque nous avons reconstruit leur église,
Ils ont tous reconnu nos cloches et nos voix !

OR....

*

Or si nous méritons le bon titre d'apôtres
De la sincérité, nous aurons notre part.
Le bien que nous faisons n'est pas le bien des [autres,
Mais il sera témoin après notre départ.

En bravant les labeurs de quelque dure tâche,
Nous ne serons pas vains, même dans l'insuccès.
Les bois étant coupés, on oubliera la hache ;
Nous nous endormirons dans l'ombre et dans la [paix.

Partir, pourvu qu'on parte, est déjà la victoire.
Et nous serons vainqueurs, au moins par notre [oubli.
Dormir, pourvu qu'on dorme, est doux à la mé-[moire.
Bravons l'obscurité, la bravoure ennoblit !

Bonheur intérieur, voilà notre noblesse.
Long espace, avenir, voilà la vanité.
Grandes ambitions, vaines amours : tristesse.
Patience et douceur, amitié : vérité.

O vous tous qui luttez, gardez votre âme libre,
La liberté nous sauve, elle est une vertu.
Qu'importe tout orage et le grand vent qui vibre,
Car vous serez heureux si vous l'avez voulu !



PARMI LES SOUVENIRS

A Charles Gill

✱

Parmi les souvenirs dont se nourrit mon âme ;
Parmi les visions qui brillent à mes yeux,
Je compte avec émoi, dans le passé pïeux,
Les soirs où nous lisions, en des accents flamme,

Les poëtes bénis du pays glorieux,
Qui chantent la patrie et la bonne souffrance,
Qui chantent l'héroïsme en nous montrant la [France,
De Corneille à Rostand qui sont de vrais aïeux.

O les soirs, les grands soirs de fervente lecture !
Les beaux soirs envolés et que j'appelle encor,
Et que je compte et vois : sous leur ancien décor,

Ils furent notre étude et notre nourriture,
En face d'un tableau du peintre Cigallon,
Au temps où je lisais aussi maitre Villon !

Je les ai vus du haut de ces remparts

(BALLADE)

*

Des vieux m'ont dit : ici luttaient les braves
(voyez)
Voici leur monument où se pose une g[illegible]re !

Ceux qui luttent et qui souffrent
Avec une mort prochaine,
Ont dans leur âme des pensées
qui ne se disent pas.

Ce qui traduit mieux le cœur ému est parfois la flamme stoïque de leur regard ; rarement une larme traduit leur désespoir ; mais moi qui suis faible devant la mort des héros de France, je sens pour eux ma pauvre âme mourir.

Leurs yeux mourants, regrettaient la lumière,
Quand les boulets meurtrissent nos drapeaux,
L'heure sonnait notre luttre dernière,
Et tout sombrait sans haine et sans repos.
Héros et preux des sombres épopées,

Je les ai vus dans mes rêves hagards,
Eux qui brisaient leurs sanglantes épées,
Je les ai vus, pleins de d'espérance,
Vaincus, pleurant notre nouvelle France,
Je les ai vus du haut de ces remparts !

***

Mon cœur n'est plus vivant, mais mon âme [demeure,
Et quand l'écho du soir semble une voix qui pleur
C'est elle qui te dit de prier Dieu pour moi,
Car j'ai prié moi-même à cette heure d'émoi.

***

Et tu vis par le souvenir,
Tout autant que par l'espérance :
Car l'heure dont on peut jouir
Eteint la présente souffrance.

***

Quand l'oiseau quitte le rivage
Pour aller dormir dans les bois
Un jour de plus borde mon âge
Et je pense à ceux d'autrefois.

***

La justice est une tendance vers l'égalité des hommes dans le perfectionnement de leurs meilleures aptitudes et facultés : cette tendance agrandie est le bien des nations.

***

La grande pensée est une aptitude à la recherche des intellectuels, et elle est le fruit des cerveaux industrieux et prospères.

L'arbre ressemble à l'homme dont les pensées s'émiettent dans la vie, aux brises rayonnantes et douces des automnes pleins de beautés, comme aux bourrasques folles des soirs moroses, les feuilles qui l'ornaient d'une gloire de jeunesse en l'été fécond tournoient, en l'été qui versait l'ombre et l'harmonie, et jusqu'à la dernière les beaux rameaux en souffriront, comme des bras perdus que raidera le froid, ils tendront vers l'horizon terni leurs frissons et leurs plaintes.

***

Les feuilles jaunies, s'uniront au ferment dévastateur des pourritures, sans fin, mais nécessaires à la fécondité future.

***

Ainsi, pauvre homme aux pensées ignorées, tu trembleras quand le froid engoissant de la décrépitude envahira ton corps que tu trouvais heureux.

Et ce sera pour toi l'automne pâle et précurseur des autans bourrus. Tes pensées seront ternies comme des feuilles mortes, et la moëlle de tes os se figeant, telle une cire d'abeille, t'avertira de la venue de tes derniers jours.

***

Et tes pensées, tes feuilles qu'en feras-tu ?

Tourmentées, torturées, racornies, tronquées, perverties, trahies, elles mêleront leur dernière et suprême essence à la masse éteroclite du limon sans fin aglutinant la terre, heureuses encore de servir de fumier aux floraisons futures.

***

Petit rayon de soleil et parcelle d'azur qui réjouissez mon humble cerveau, vous caressez mes pensées, futures feuilles mortes ; petit rayon de soleil, parcelle d'azur, que le fluide immortel

ui vous vient de Dieu accompagne et soutienne 'es élans de mon être, l'ascension de ma pauvre âme vers le trône du Maître. Qu'au moins le lernier effort de ma pensée soit agréable à la livinité au pied de laquelle je veux la rendre, aive comme je l'ai reçue.

***

O mort qui tout emportes
Vers le grand horizon,
La pauvre feuille morte
Et ma pauvre raison,
Je t'indique la porte
De mon humble maison.
Je ne crains plus ton aile,
Ni ta faux, ni ton bras.
Je resterai fidèle
A l'appel du trépas :
Je veux mourir en brave

Et debout si je puis,
Ecoutant l'heure grave
Que sonnera ta nuit :
Tu riras de mon ombre
D'un sourire édenté.
Qnand vers le grand trou sombre
Je serai transporté.
Mais les âmes amies
Sauront me recevoir,
Q'importe ma momie
Au fond du tombeau noir !
Mon corps est de poussière,
Mais mon âme survit.
Je crains le cimetière,
Mais non le paradis.

***

Les vieux vantent le passé dont ils ont souffert ; ils semblent regretter leurs jours de lutte et

de misères, et c'est parfois avec des sourires entendris qu'ils en parlent marquant aussi la volonté de les recommencer, s'il le leur était permis ; ils trouvent le présent terne et souvent sans grand mérite, leurs pensées se reportent volontiers, et même avec complaisance, vers ce qui n'est plus. Et tout homme en est ainsi. L'éloignement embellit, orne d'un voile aimable les détresses perdues.

Pourtant les jours gris et froids, les jours sombres et les nuits sans étoiles, comme sans sommeil, de jadis ne peuvent l'emporter, au sens véritable de l'évaluation des choses, sur les semblables qu'on traverse aujourd'hui.

Où se trouve la différence ?

Pourquoi ce plaidoyer ininterrompu en faveur d'autrefois ? Ne serait-ce pas, en somme, le regret de la jeunesse perdue ? Ne serait-ce pas une espèce de décrépitude de l'être qui crie vers

le courage, vers la force, vers la jeunesse, vers tout ce qui ne reviendra plus ? Je le crois. Il y a aussi des personnes que nous avons aimées, dont le corps est englouti dans la tombe et dont nous mêlons le souvenir aux instants abolis, et dont la disparition nous est une amertume.

***

Les droits des peuples ne viennent pas de Dieu, en tant que peuples, mais pour chaque individu qui les compose : c'est pourquoi il est préférable de dire : les droits de l'homme.

Les peuples ne sont que des réunions de familles.

***

Tout pouvoir vient de Dieu en tant que force donnée, mais non en tant que force à s'imposer par l'oppression.

La vérité est l'effort vers l'utilité universelle.

***

La souveraineté du peuple n'est légitime que dans certaines questions populaires qu'il connait, et dont il peut souffrir ou bénéficier.

***

La sincérité est une des plus belles vertues de ce monde. De quelle que bouche qu'elle tombe, si maladroits que soient les mots et les gestes qui veulent la rendre, écoutons-là, elle est d'un grand prix !

***

Le cœur se souvient surtout du bonheur, parce qu'il aime.

Il n'y a pas d'autre gloire terrestre que celle de bien travailler et de se bien conduire, chacun selon ses forces.

***

La force prime le droit par sa bêtise, comme le bœuf qui tuera sous ses pieds.

***

Les morts ne cèdent pas tous leurs droits aux vivants.

***

La grandeur des peuples, comme celle des individus, est dans leur conduite, et non dans leurs armes : les armes n'ont pas de pensée.

***

Ce qui est naturel à l'enfant aide sa croissance.

Ceux qui grandissent espèrent, car l'espérance nourrit.

***

Le mal est surtout mal parce qu'il endurcit les cœurs ; et tout ce qui endurcit les cœurs est mal.

***

Celui qui prendrait prétexte de devenir cruel par le fait de dire des prières devrait changer d'habitude et ne plus prier : j'entends en même temps que celui qui commet le mal en se disant : ceci me sera pardonné pour mes prières futures, est le plus coupable.

***

Les âmes naïves puisent la consolation de leurs déboires dans les choses naïves ; les âmes fortes, dans les choses fortes ; les grandes âmes, dans

les grandes espérances ; les âmes hautes, dans les altitudes ; les âmes frivoles, dans les frivolités, et les âmes vulgaires, dans les vulgarités.

***

Heureuse l'âme aux grandes ailes, elle planera sur la terre sans s'y heurter, puis elle s'élancera vers les astres sans retomber.

***

Le front lourd de pensées comprendra le monde par des détails peu nombreux.

***

Le vrai savant se connait, il est humble.

L'ignorant n'étudiera pas sa vanité, il restera vain jusque dans la poussière de son tombeau.

Celui qui lutte n'est pas un vaincu.

Celui qui meurt triomphe un peu.

Le vainqueur déloyal mourra fou.

***

Ne courez pas après la mort, elle viendra bien seule !

***

Ce qui brille éclaire. Ceux qui pensent parlent.

***

Ceux qui marchent luttent.

Ceux qui s'arrêtent méditent.

***

Nous pouvons bien mépriser la terre, mais sans pouvoir comparer l'existence que nous y passons, à celle qui se trouve dans les autres planètes : que savons-nous, nous qui croyons savoir quelque chose ?

Pour bien comprendre, il faut savoir.

Que savons-nous des choses éternelles, nous qui ne comprenons qu'à demi, que dis-je ? nous qui ne comprenons rien de la vie qui nous est imposée, et encore moins de la mort qui nous menace ?

***

Que dire du passage de la vie à la mort, quand la route qui nous conduit d'aujourd'hui à demain nous est inconnue ?

***

Nous marchons à tâtons dans les ténèbres, et ce que nous touchons est sans couleur pour nos yeux atrophiés : nos affirmations, sans notre ignorance, seraient des mensonges.

***

La lumière des étoiles dans notre nuit ont des reflets sournois et hypocrites, qui font se précipiter nos pas et qui accélèrent nos chutes !

l'homme court aux pièges qui lui sont tendus ; eureux l'homme qui n'a pas d'histoire, et qui n'a our tout guide que sa conscience et sa bonne foi!

***

Les adieux les plus tristes sortent des bouches urantes et des yeux qui se ferment pour toujours : la pitié est un don, l'amitié est un devoir.

***

La profondeur bleue des lacs est sœur des firmaments : les âmes limpides grandissent les remords des coupables qui les contemplent.

***

S'il n'y a rien de aux, il n'y a rien d'absolument vrai dans l'expression de la pensée humaine, tant les signes qui l'expriment sont conventionnels, et tant le conventionnel varie d'une

convention à l'autre. Cependant, ce sont les affirmations guituites qui noyent les probantes et les plus certaines.

***

Notre cerveau est une aube qui s'élève, et lorsqu'il participe au jour dans son ascension il tient aussi à la nuit qu'il ne rejette pas.

***

Il ressemble aussi au regard naissant, le grand jour l'éblouit, et l'éclat de la vérité le fera bientôt se fermer.

***

La course la plus rapide s'effectue dans le chemin droit : mais la course sur les routes de la vie doivent se faire sans l'essoufflement des cœurs.

La soif de la passion ne devrait pas s'étancher à la source du caprice, mais bien plutôt à l'onde claire de la raison.

***

La meilleure raison remonte à la conscience, et la conscience éclairée fuit avec horreur les sillons compliqués des intérêts de classes et de castes.

***

Les illusions sont la foire aux vieux cheveaux, on y fréquente souvent sans y choisir, et l'on en revient content.

***

Les jours sans pain sont une gloire, s'ils nous forcent à nous nourrir de réflexions : car il faut essayer de tourner à profit les circonstances dures et pleines d'apretés dont on doit chercher au moins le bon côté.

L'âme se nourrit d'espérance parce que ses élans l'élèvent vers l'infini.

***

En vieillissant, le front s'incline parce que ses pensées grandissent.

***

Devenu vieux, le corps de l'homme tremble, il hésite sur le chemin de la vie, il chancelle, c'est que l'instinct des choses comprend que tout est éphémère et vacillant, pour en avoir souffert longuement.

***

La vie est un bien, un héritage d'un grand prix : c'est l'air, la lumière, l'espace et la liberté, sans compter le pain, d'autant plus précieux qu'il est bien gagné.

Ne pas aimer la vie, c'est renier les choses éternelles, c'est insulter à la création.

***

Ne pas aimer la vie, c'est méconnaître la bonté du travail et la douceur du repos :

C'est mépriser la source fraiche, l'ombrage heureux des bois et les rayons des champs, de la terre et du ciel : C'est être assez méchant.

***

Ne pas aimer la vie, c'est se rendre digne de pleurer, c'est mériter ses pleurs.

***

Sans doute, il y dans l'humanité des goûts et des penchants appris, mais qu'un instinct caché les favorise, puisque ce qui est appris se désapprend et s'oublie.

Songez pourtant que si la vérité apparaît sous quatre faces, elle n'est jamais entière sur chaque face, ce sont nos illusions d'optique qui la multiplient.

Lutter, c'est aimer ou haïr, selon que l'âme aux prises est bonne ou méchante.



De la cendre de nos cœurs naîtront un jour des roses : des cœurs purs, des roses blanches; des cœurs tristes, des roses pleureuses ; des cœurs d'or, des roses blondes ; des cœurs indifférents des roses ternes ; des cœurs ardents, des roses rouges ; des cœurs frivoles, des roses éphémères; des cœurs bons, des roses sans épines ; des cœurs méchants, des roses noires et pleines de boue.



L'histoire du monde contient surtout deux chapitres : Celui des bons et celui des méchants ; ceux-ci sont de beaucoup les plus nombreux, ils

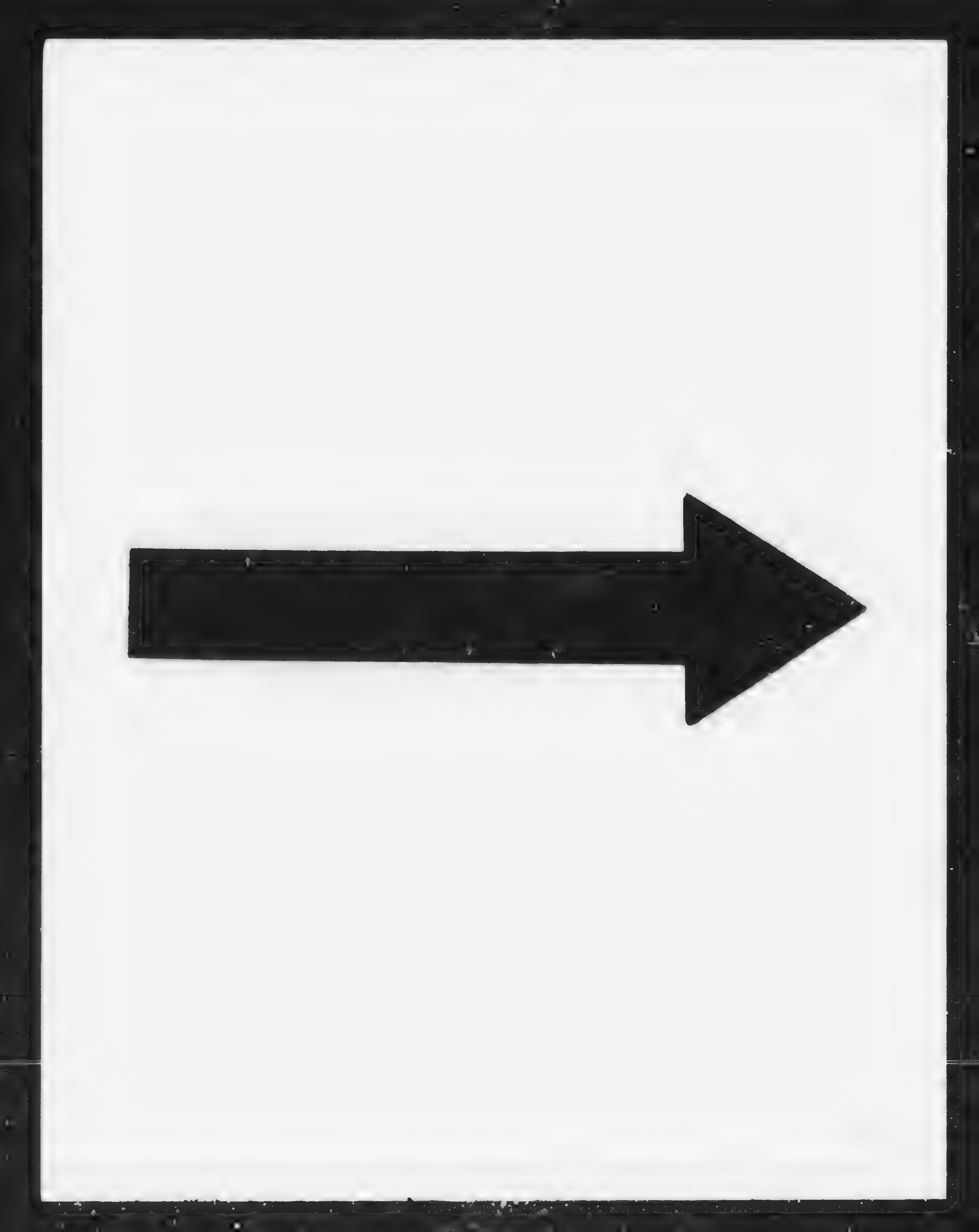
obscurcissent et obstruent, pour un temps, la voie des premiers, mais comme les sables de la grève que lavent des lames nombreuses, les bons seront reconnus comme des parcelles d'or brillant que le soleil éclaire. Les bons orneront l'immortelle couronne.

***

Les sacrifices acceptés ont leur prix ; mais ne les provoquons pas à franchir notre porte ; souffrons plutôt ceux qui naissent dans notre maison. Faisons face vaillamment aux misères de notre vie, sans exciter les meutes du malheur avant le temps, et notre agonie sera moins difficile.

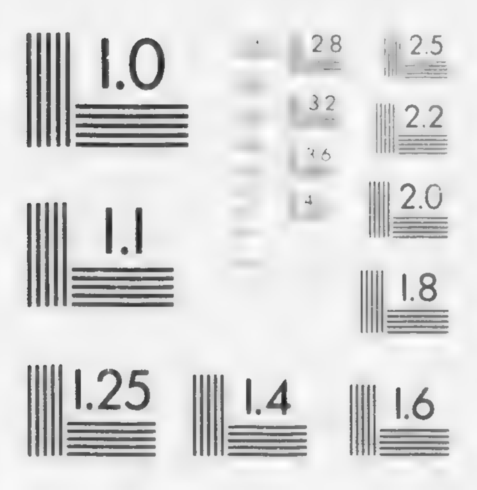
***

Les nuits pleines d'astres éclairent nos morts, parce qu'elles nous font penser a eux ; et nous nous disons que si chacun ici-bas a son étoile, la nôtre filera bientôt.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

ANSI and ISO TEST CHART No. 2





APPLIED IMAGE Inc

Voûte étoilée, semis d'étoiles blondes, qui nous dit que notre dernier souffle ne remonte pas vers vous, comme un adieu suprême à la vie que l'on quitte ?

Dernier geste suppliant, en guise de prière !

***

Voûte étoilée, pages immortelles, livre divin des créateurs, qui trouvera jamais la clef de vos mystères ?

Enfants que nous sommes, quels gestes éternels ponctueront le sens de vos lumières, l'alphabet des étoiles ?

Le mot du jour qui recommence ?

L'émigne de vos rayons ?

Ce n'est pas la vie. Est-ce la mort ?

***

Quand la terre, votre sœur, s'éteindra pour toujours, sera-ce dans un amas de frissons, à la manière des corps humains qu'elle ira se refroidir?

Oh ! ignorance sans fin, balbutiement de de l'âme et de l'être, quel geste de pitié, quel doigt surhumain t'indiquera la source où perce la vraie lumière, et qui te changera comme la pierre en pain, comme le néant en quelque chose ?

Qui répondra à mon âme dans la question qui l'obsède ?

Est-il un remède à la faiblesse qui se connait?

L'espérance doit-elle suffire à l'incertitude ?

Brise des nuits, que n'apportes-tu dans ton souffle le mot de l'avenir !

***

La bonne volonté dans les cœurs est comme le linge blanc des armoires, un parfum s'en dégage.

***

Les cœurs mauvais ont des odeurs de suie. et ils sont noirs parce qu'ils entretiennent leur flamme au bois pourri.

Le souvenir des grands morts veut aider notre vie. Et les belles âmes qui s'éloignent de nous par la séparation nous font signe de lutter.

***

Le mérite en ce monde est dû à l'effort et à l'intelligence du cœur.

***

Les moins aimables vérités sont souvent les plus utiles.

***

Le sable recouvrira nos pas, l'oubli notre mémoire, mais sans jamais défaire notre passage au chemin de la vie.

***

Dix bonnes petites actions ne sont pas la moitié d'une bonne grande.

***

Les soupirs et les pleurs font partie de la vie.

La jalousie est un compliment, lorsqu'elle lutte contre un bienfait.

***

Il n'est pas de paresse pour les hommes de pensée.

***

L'argent est utile dans la main, mais dans le cœur c'est un poison.

***

Les mots et les lettres ne sont que des signes conventionnels, seule la bonne conduite de la vie garde un sens profond.

***

Les vieux hommes et les jeunes, comme les vieux chapeaux et les neufs, résistent aux tempêtes, mais le tout n'a qu'un temps, et les modes changent.

***

Qu'importent les orages, si la récolte est bonne !

L'espérance plus que la vue des étoiles guide et soutient les matelots.

***

Ceux qui marchent n'avancent que si leur cœur est bon.

***

Il est parfois impossible d'avoir raison devant l'entêtement d'un esprit faible qui devrait au moins avoir la candeur de l'instinct.

***

Quand j'entends le monde chanter ses plus belles chansons, avec entrain, avec jeunesse, je n'ai qu'un regret, celui de ne pouvoir parler aux êtres chers, aux aimés disparus, pour leur dire Venez, venez nous voir et si nous sommes heureux, soyez-le avec nous, mais si vous êtes mieux que nous dans votre autre monde, invitez-nous-y, expliquez-nous-le !

Les principes et les lois ne tiennent qu'à un fil du cerveau humain, fil ténu qui se brise quand on l'étire avec trop de force ; il brise aussi l'attention des âmes qu'il retient. Que l'attention ou le fil même se brise, la soudure est difficile à faire. Les lois violentes sont faibles.

***

La vie est pleine de compensations; cependant il arrive souvent qu'on la contraint sans nécessité ; car ce l'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre.

***

L'ignorance est le plus beau chemin ouvert à la superstition, la superstition n'est pas une religion, elle en est l'apparence seulement ; devenons ignorants et nous reverrons des loups-garous.

***

Que vaut le sens des mots et des choses sans la bonne volonté des hommes ?

Les chemin boueux ne se prêtent guère à la recherche des perles perdues.

***

Le bonheur est une perle perdue, ne le cherchons pas dans la boue !

Le jeu n'en vaut pas la chandelle.

***

Le malheur est un oiseau connu et familier, le bonheur est l'oiseau rare des légendes. Ne crevez les yeux ni de l'un, ni de l'autre, quand vous les rencontrez, leur caresse et leur griffe sont inconstantes, et leur cout d'aile est brusque.

***

La liberté de l'âme est la plus précieuse ; l'âme enchainée n'a que faire de ses ailes.

***

Les besoins matériels des corps modifient l'aspiration des âmes.

Les prétentions diminuées sont des pages corrigées. La vie qui souffre sans espoir de guérison et ne peut plus rien ajouter à son œuvre, et qui n'est plus utile, quand elle est enlevée vers un monde supposé meilleur est une prétention diminuée. Et le nouvel état doit être considéré comme une part de délivrance.

***

Ceux qui savent souffrir ne sauraient être vaincus.

***

La barbarie vient de l'accoutumance d'être barbare : C'est un état d'âme national, et non un accident.

***

Les mots qui sonnent et qui font image ont bien plus de pouvoir sur la foule que les raisonnements solides. Ceci est un fait d'expérience.

***

Des choses absurdes et obscures, et qui semblent mystérieuses, aident jusqu'aux religions.

TABLE DES MATIERES